

# Hans Urs von Balthasar: *Catholique* (1975) - relu une vingtaine d'années plus tard

Iso Baumer

*Chargé de cours à l'Université de Fribourg, Suisse*

## 1. FRAGMENTS INACTUELS?

C'est ainsi que le P. von Balthasar appelle ce petit livre de 138 pages (15)<sup>1</sup>, et le P. de Lubac le souligne encore: on n'y trouve «nulle recherche d'actualité» (I). Tant mieux pour les lecteurs d'aujourd'hui, car il n'y a rien de si vieilli que l'actualité d'hier! Pourtant, le P. de Lubac continue: «... encore que partout soient semées les réflexions qui, sans allusion directe, éclairent de leur feu rapide la situation présente». Peut-être cette «situation présente» s'est prolongée, au moins partiellement, jusqu'à aujourd'hui; alors on aurait un motif de plus pour reprendre en main le livret de 1975.

Le sujet qu'indique le titre du livre est certainement tout aussi important aujourd'hui qu'alors. Il s'agit de donner une explication («dé-ploiement») du terme «catholique» qui sous-tend le livret tout entier, mais qui est développé surtout dans le

---

<sup>1</sup> Les chiffres entre parenthèses renvoient à la traduction française de Georges Chantaine, autorisée et complétée par l'auteur, avec un avertissement du Père Henri de Lubac, Collection Communio, chez Fayard, 1976.—Je remercie M. Daniel Denis d'avoir revu mon texte avec beaucoup de sensibilité.



premier chapitre, tandis que les chapitres suivants traitent, avec le même souci de brièveté et de clarté, les autres «notes de l'Église», une (chap. 2), sainte (chap. 3), apostolique (chap. 4), avec des applications pratiques concernant quelques phénomènes qui sont liés au caractère incarnatoire de l'Église (chap. 5) et à l'oecuménisme (chap. 6).

Ces fragments (ou «aspects, coups d'oeil, réflexions mises bout à bout», «ni traité dogmatique, ni somme», 1) mettent le doigt sur des vérités parfois gênantes qu'on est en train d'oublier, de refouler; on préférerait ne pas être dérangé par ces sortes de mise en garde. Dans ce sens, le P. von Balthasar était toujours «inactuel» ou «non conforme à l'actualité»<sup>2</sup>. Au centre de ses investigations sur la *Catholica* se trouve le «Mystère» (*mysterium*) de l'Église catholique qui, tout en étant «figure historique et sociale déterminée», «prétend posséder une signification universelle» (2). Dans la situation qui est la nôtre, où quelques-uns cherchent à substituer à la théologie une science générale des religions ou une «théologie des religions pluraliste»<sup>3</sup>, il est plus urgent que jamais de se rappeler nos racines et nos caractéristiques spécifiques. Balthasar estime que, pour entrer en dialogue, il faut d'abord prendre position et clarifier ses propres convictions.

Quelles sont, pour commencer, les allusions à la situation autour de l'année 1975? Pour ce qui concerne la théologie, il cite furtivement Henri de Lubac (25, aussi 49 où, dans la traduction française, on a oublié d'ajouter le nom à la longue citation!), Charles Journet (124, pour réfuter une de ses opinions), indirectement Pierre Teilhard de Chardin (peut-être 51, où il est question de l'Alpha et Omega, et 113, où Balthasar oppose Dieu, qui est Esprit, et donc pas soumis à l'évolution, à l'évolution des formes vitales) et Karl Rahner (123s. pour relativiser son concept du «christianisme anonyme»); il cite ou mentionne encore (sans jamais indiquer la référence) Ida Friederike Görres (qui n'est pas un ou une J.-F. Görres, comme le laisse croire le traducteur, 12), C. S. Lewis (22), Dietrich Bonhoeffer (28, 68), Gilbert Keith Chesterton (52, 107), puis, pour les époques révolues, quelques Pères de l'Église, et un admirable texte de Luther (61-64) où il relève, pourtant, une certaine unilatéralité et même l'absence de quelques notions essentielles. La liste, incomplète, des citations montre qu'il ne s'agit pas d'un débat en profondeur avec ces auteurs; ceux-ci servent simplement à illustrer ou renforcer les idées de Balthasar.

<sup>2</sup> Quand il s'agissait de préparer un volume à la mémoire de celui qui, à peine nommé cardinal, nous avait quittés si inopinément, un des éditeurs, alors professeur à la Gregoriana, aujourd'hui Évêque auxiliaire à Zurich, le P. Peter Henrici SJ, me demanda d'écrire une contribution avec le titre: «Le médiateur de l'inactuel», «Der Vermittler des Unzeitgemässen», in: Karl Lehmann et Walter Kasper (éd.), *Hans Urs von Balthasar, Gestalt und Werk*, Köln 1989, 85-103. «Unzeitgemäss» comporte aussi la connotation d'«à contre-temps».

<sup>3</sup> Joseph Kardinal Ratzinger, «Zur Lage von Glaube und Theologie heute», *L'Osservatore Romano* (Wochenausgabe in deutscher Sprache), Nr. 47 vom 22.11.1996, 8-10; Karl-Heinz Menke, *Die Einzigkeit Jesu Christi im Horizont der Sinnfrage*, Freiburg 1995 (= Kriterien 94).



En ce qui concerne les phénomènes qui caractérisent certains aspects du catholicisme contemporain, il ironise les «théologiens bruyants et les vedettes de télévision catholiques» (10—ils sont «particulièrement indignes de foi» (ou «peu crédibles»), parce qu'ils ne «peuvent être que de “terribles simplificateurs”»), il dénonce l'intrusion de pratiques de la méditation Zen (125), fustige en passant la «théologie politique» (125)—ceci au moment où l'élan missionnaire s'affaiblit et les chrétiens, au lieu d'annoncer l'Évangile parmi les autres religions, se laissent influencer par celles-ci, y compris le communisme.

Plus centrales sont les constatations de l'angoisse universellement répandue (9), des reproches contradictoires faites à l'Église qui s'annulent mutuellement ou plutôt montrent le caractère paradoxal de la réalité ecclésiale (40-42), des polarisations postconciliaires (6), de l'iconoclasme «de toute forme déterminée» (13), du refus de l'image de l'Église comme Mère (87), au moment même où l'on laisse disparaître tacitement toute Mariologie (et, pourrait-on ajouter aujourd'hui, au moment où l'on attaque la prépondérance d'une attitude par trop «patriarcale» dans l'Église, c'est-à-dire masculine, anti-féministe!).

Si Balthasar porte un regard profond sur la situation de l'Église, on ne trouve chez lui aucune allusion à la situation mondiale d'alors, même si, après coup, elle se révèle riche de germes de transformation: nommons, à tout hasard, la mort du dictateur chilien Juan Perón (dont l'épouse, Evita, résurgit maintenant au cinéma), la longue agonie et la mort du général Franco en Espagne et le passage quasi miraculeux à la monarchie parlementaire, la destitution de l'empereur Hailé Selassié d'Éthiopie et sa mort en prison, l'assassinat du roi Faysal en Arabie séoudite, la mort de Tchang-kai-chek en Chine nationale, la chute de l'archevêque grec-orthodoxe Makarios comme président de Chypre avec les conséquences funestes sur la présence des grecs-orthodoxes en Turquie, le contrat de Helsinki sur la sécurité, la paix et les droits de l'homme, quelques cas retentissants de dissidents en pays soviétique (Soljénitsine, Sakharov), la mort du Cardinal Mindszenty qui se considère victime de la politique de l'Église, Yassir Arafat accueilli à l'ONU comme représentant légitime du peuple palestinien. En vérité, on ne voit pas pourquoi ces événements auraient pu avoir une influence déterminante sur les réflexions concernant la Catholicité de l'Église. Par contre la (prétendue) puissance inébranlable du communisme mondial a laissé des traces dans le livre. Souvent Balthasar en parle. Rien ne laissait soupçonner alors qu'une bonne dizaine d'années plus tard, cette idéologie totalitaire commencerait à s'écrouler, sans disparaître pourtant; elle continue comme crypto-communisme dans bien des pays “libérés” et dans certains cercles difficiles à convertir en Occident; il persiste surtout dans ses conséquences lamentables au niveau économique, social, national, moral.

Cette distance vis-à-vis du monde politique, économique et sociale est caractéristique pour Balthasar<sup>4</sup>—sans oublier pourtant qu'on trouve chez lui pas mal

<sup>4</sup> Joseph Godenir, *Jésus, l'Unique. Introduction à la théologie de H.U. von Balthasar*, Paris/Namur 1984, 163.



d'impulsions pour l'engagement du chrétien dans l'état et la société<sup>5</sup>. Selon lui, les chrétiens doivent, «après leur propre conversion, [changer] les coeurs, même les coeurs de ceux qui peuvent changer les rapports sociaux» (126s.); mais l'Église ne doit pas se mêler comme telle dans le combat politique; il ne faut pas écrire sur les drapeaux «Justice du monde», mais «Imitation du Christ» (126). Abstention d'engagement concret, repli noble sur des attitudes intérieures? Ou appel à la tâche primordiale de l'Église comme Mystère, qui donne le cadre nécessaire et suffisant aussi pour ceux qui vivent «au coeur des masses» (René Voillaume envisage les disciples de Charles de Foucauld, mais le mot s'applique aussi aux chrétiens laïques dans le monde) et qui doivent, pour cette raison, assumer des responsabilités concrètes? Mais l'Église, en annonçant l'Évangile, ne doit-elle pas aider à créer en même temps les conditions extérieures pour que celui-ci puisse être accepté et réalisé?

Quoi qu'il en soit, face à la situation peu enviable du monde en général, et de l'Église en particulier, situation qui est caractérisée en grande partie par le refus de la forme pour se soustraire à tout engagement définitif et durable, Balthasar plaide pour une réponse généreuse à l'appel qui, dans l'Église, retentit de la part du Dieu trinitaire et s'adresse à tout croyant pour que celui-ci le vive en toute fidélité et dans l'amour du prochain. Son modèle est et reste Saint Ignace auquel (sans le nommer) il dédie ce livre (13s.)—ceci pour montrer que son dessein n'est pas du tout de plaider pour une attitude statique, bien au contraire: Saint Ignace est le «Pèlerin» qui montre que seul un dynamisme confiant et courageux peut témoigner d'une manière crédible de la Catholicité de l'Église—c'est-à-dire de sa mission universelle qui ne manquera pas de limitations douloureuses<sup>6</sup>.

## 2. QUELQUES ÉBAUCHES ANTÉCÉDENTES

Ce petit livre n'est pas le premier ou le seul écrit en pareille matière; on trouve au moins une première esquisse, des suppléments, une systématisation avant d'arriver à notre essai où, tellement préparé, Balthasar laisse libre cours à son inspiration; et

<sup>5</sup> Walter Gut, «Verantwortung in Staat und Gesellschaft», in: *Vermittlung als Auftrag*. Vorträge am Symposium zum 90. Geburtstag von Hans Urs von Balthasar, Freiburg 1995, 27-51; trad. fr.

<sup>6</sup> Pour une des conférences que j'étais invité à faire, au printemps de 1995, à la Faculté de Théologie de Ljubljana (Slovénie) j'avais proposé un bref commentaire de ce livre sans savoir que la traduction slovène était sur le point d'être publiée! Une deuxième version fut lue lors de la réunion (qui se fait chaque année autour de la date de sa mort) en mémoire de Hans Urs von Balthasar à Mariastein près de Bâle, le 24 juin de la même année. Quelle était ma surprise quand, pour remanier ce texte en français, j'étudiais à fond la traduction française avec le résultat qu'au lieu de pouvoir livrer une simple adaptation de mon texte original allemand, je me vis forcé à écrire quelque chose de passablement nouveau: tellement le livre me paraissait sur un jour nouveau!



après encore il ajoute des nuances<sup>7</sup>. Il aborde une première fois quelques-unes des idées autour de la catholicité dans *La vérité est symphonique* (*Die Wahrheit ist symphonisch*)<sup>8</sup>. Il les esquisse d'une manière fort claire dans une conférence faite à Cologne en 1972 lors de l'anniversaire du sacre épiscopal du Cardinal Frings (1942), de son successeur, le Cardinal Höffner (1962), et de l'évêque auxiliaire Frotz (la même année); le sujet qu'il avait choisi de traiter était: *Ce qui caractérise l'Église comme catholique* (*Das Katholische an der Kirche*)<sup>9</sup>. Il l'approfondit dans une étude magistrale, dense et bien construite «La prétention à la catholicité» («Anspruch auf Katholizität»)<sup>10</sup>.

Après cette étude systématique, Balthasar voit le moment venu de s'adresser au grand public avec un de ses nombreux livres de format réduit et peu de pages (entre 80 et 120 environ), qui ne sont pas alourdis de citations exactes et dans lesquels il ne se soucie pas d'exposer un traité équilibré, abordant tous les aspects de la question et les creusant en profondeur. L'origine même du livre interdisait une telle approche; Henri de Lubac dans sa préface nous en livre la raison: Balthasar, pour prévenir les expressions de gratitude et d'empressement de la part de ses amis et connaissances à l'occasion de son 70e anniversaire voulut leur faire part de ce qui était son moteur le plus intime: l'appartenance à cette Église catholique et, à travers elle, au mystère du Dieu tri-unique et de son Fils incarné, rendu présent pour toujours dans l'Esprit. Le P. de Lubac résume ainsi l'intention profonde de Balthasar: «Le cercle amical d'abord visé s'étend aux lecteurs inconnus. Voilà, dit l'auteur à chacun de nous, sans provocation comme sans crainte, ce que c'est pour moi d'être catholique. Pour en juger, ce n'est pas ma fantaisie que j'ai consultée: c'est ce que l'Église, épouse du Christ et gardienne des Écritures, m'apprend d'elle-même, par sa vie comme par sa parole, par ses origines, son histoire et son présent. L'explication [...] s'adresse [...] à tous» (II).

### 3. LA MÉTHODE

Henri de Lubac appelle «originale et libre» la méthode adoptée par Balthasar dans ce livre. En élargissant le regard aussi aux autres écrits relatifs à ce thème de la

<sup>7</sup> Ceux qui connaissent l'oeuvre de Balthasar mieux que moi pourront certainement trouver d'autres passages, surtout dans les grands ouvrages; je renvoie à l'étude du théologien et pasteur protestant Max Schoch dans: *Hans Urs von Balthasar, Gestalt und Werk* (cité n. 2), pp. 312-333, avec le sous-titre: Exercices préliminaires à la catholicité («Balthasars Pfad der Einübung in das, was katholisch ist»).

<sup>8</sup> Einsiedeln 1972, surtout pp. 147-165, ce chapitre étant la reprise d'un article paru la même année.

<sup>9</sup> Publié en 1973 dans la série des *Kölner Beiträge*, cahier 10, édités par le Service de Presse de l'Archevêché de Cologne, pp. 7-19.

<sup>10</sup> in: *Pneuma und Institution. Skizzen zur Theologie IV*, Einsiedeln 1974, pp. 61-116.



*Catholica*, on pourrait, dans une première approche, appeler sa méthode aussi bien circulaire que linéaire: Balthasar emploie la métaphore du cercle ou plutôt de l'encerclement, et celle des lignes qui mènent en avant, en arrière, en haut, en bas, en dehors et en dedans. Il ne saisit pas son objet (et quel objet, en théologie!) comme s'il pouvait le tenir dans sa main, en presser le jus, ou le disséquer pour en mettre à nu les nerfs, les muscles, les os; il s'agit d'un mystère dont on s'approche respectueusement mais encouragé par Dieu même, d'un "objet" autour duquel on peut tourner pour en saisir (pour se laisser donner) toujours de nouveaux aspects.

Quant à l'événement du salut, il est toujours en mouvement, Dieu fait irruption dans le monde, il appelle et tire l'homme qui le suit (dans le mystérieux et parfois douloureux dilemme de l'appel et de la liberté); l'appelé tombe, marche à rebours, fait des détours, monte. Cela vaut aussi pour les religions ou les visions du monde (et, dans un sens péjoratif, pour les idéologies) qui suivent un chemin ascendant ou descendant, qui s'éparpillent, se ramassent, s'ouvrent ou se referment, qui cherchent ou qui se laissent trouver. Tout est en mouvement chez Balthasar; de ce fait il évite toute systématisation méticuleuse; il a une liberté de la démarche qui demande au lecteur une attention continue, une bonne mémoire de ce qui a déjà été dit, et la patience d'attendre un complément, une nuance, une correction tacite peut-être à l'égard de ce qui, au premier abord, semblait agressif, railleur, dédaigneux<sup>11</sup>.

Dans le livret que nous allons analyser maintenant, Balthasar justement jette sur le papier nombre d'idées qu'il semble relier faiblement entre elles, mais qui, à la fin, donnent l'impression d'un tapis savamment tissé. Quant à la langue, la méthode est musicale: Balthasar est son propre compositeur et interprète; pour chaque motif qu'il trouve il livre des variations et des fantaisies (pas dans le sens du P. de Lubac, mais dans celui d'un récital d'orgue). Par contre, pour reprendre encore la manière de traiter ses sujets, le jeu des couleurs semble lui échapper: il est davantage sculpteur (et dessinateur) que peintre. Le P. de Lubac croit devoir constater que dans «Catholique» il n'y rien d'une «élévation lyrique». C'est peut-être vrai pour la traduction française, très bonne d'ailleurs et approuvée par Balthasar lui-même; mais elle ne peut rendre compte de toutes les nuances rhétoriques, polémiques, poétiques et lyriques qui s'expriment dans un jeu de mots (qui ne reste pas pur jeu!), de correspondances, allitérations et alternances.<sup>12</sup>

<sup>11</sup> Il ne faut pas oublier que l'aspect combattif ne se trouve que dans une portion mineure de ses ouvrages; quand—à une demande venue du dehors—j'écrivis un petit article à l'occasion de son 80e anniversaire sous le titre de «Controversé et prompt à la controverse» («Umstritten und streitbar») —il me reprimanda dans une gentille lettre de reconnaissance: «Je ne comprends pas pourquoi on me voit toujours sous ce jour; dans les grands livres il n'y a rien de cela».

<sup>12</sup> Autre exemple d'un jugement du P. de Lubac sur la base de la traduction française d'un texte allemand: Dans sa préface à Hugo Rahner, *La genèse des Exercices* (3éd. 1949), il dit: «Dans son cadre d'allure un peu géométrique, le R. P. Rahner déploie une grande finesse d'analyse». Le lecteur



#### 4. «CATHOLIQUE» (1975): LES IDÉES MAJEURES

##### a. Fondements

Balthasar ne donne pas du tout une image embellie de l'Église, au contraire: il décrit ses côtés problématiques qui suscitent des jugements opposés et parfois très négatifs (les polarisations entre les religions, entre les Églises, au sein de l'Église catholique romaine, 5-7). Mais, comme nous avons déjà dit au début de cet article, il met au centre de ses réflexions l'Église comme Mystère (Avant-propos, III-IV) ce qui demande d'emblée une approche non pas sociologique ou se situant au niveau d'une science des religions, mais théologique. Loin de se cantonner dans un essentialisme distancé, Balthasar affronte immédiatement l'angoisse qui a envahi le monde entier (9ss.). Dans cette situation, Balthasar ne nous propose pas une consolation facile: «Ce qu'apporte la réalité catholique ne fait pas cesser l'angoisse, mais la transforme». Et Balthasar de continuer: «Si, dans l'Eucharistie et la rémission des péchés, l'événement de la Croix devient réellement présent, il en va déjà de même pour cette angoisse qui fut le point culminant, à la fois concentration et surpassement de toute l'angoisse du monde: angoisse abandonnée, offerte à Dieu, substituée, pour la vaincre, à l'angoisse des pécheurs» (9).

Mystère—angoisse—Croix; à quoi s'ajoute l'avertissement au lecteur de ne pas attendre autre chose que «le Tout dans le fragment» (3s.)<sup>13</sup>. Que ce soient les études sur la *Catholica* ou les grandes sommes (la Trilogie!), Balthasar est profondément convaincu de ne fournir que des fragments que le lecteur doit recomposer pour ressentir le Tout.

##### b. Catholique

Le terme de «catholique» n'est donc pas pris, on s'en doute, dans le sens d'une catégorie parmi d'autres, pour caractériser une Église parmi d'autres. Il commence le premier chapitre en disant que «Jésus est catholique», et il l'explique en se servant d'une métaphore (paradoxe) du mouvement: Jésus avance et se retire; il avance avec autorité, et il se retire comme serviteur, ceci en étroite liaison avec le Père: il a l'autorité du Fils et le devoir de s'humilier comme le serviteur. Entre eux, le Père et le

---

germanophone de l'original [*Ignatius von Loyola und das geschichtliche Werden seiner Persönlichkeit*, Graz/Salzburg/Wien, 2e éd. 1949] n'y trouve absolument rien de géométrique mais admire le style paisible, équilibré, brûlant d'un feu intérieur.—La traduction allemande du livre de Mgr. Angelo Scola (je ne parle pas de l'original) sur le style théologique de Balthasar (où il est question aussi du style linguistique) est inutilisable, tant à cause de l'expression raboteuse que pour l'appareil scientifique tout à fait insuffisant.

<sup>13</sup> *Das Ganze im Fragment*, titre original du livre qui dans la traduction française porte le titre *De l'intégration*, Paris 1969, 1983.



Fils, l'Esprit—qui est symbole réel de liberté (il plane telle une colombe) et d'amour—sert de pont, il est, à côté de leur «Je» et «Tu» réciproque le «Nous» qui fonde la communauté et devient ainsi fondement de toute communion: dans l'Église d'abord, dans l'Humanité ensuite. La *Communio* est donc un autre concept-clé; n'oublions pas que c'est le nom que Balthasar a donné à la revue qu'il a fondée, en reprenant une idée directrice du Concile Vatican II mais présente depuis les Pères (mieux: depuis la révélation du mystère de la Trinité qui est communion).

L'incarnation, l'abaissement de Dieu pour assumer une forme humaine, permet à l'homme de participer par grâce à Dieu, de s'insérer à la vie intertrinitaire. Ce qui, avec l'incarnation, a été planifié de toute éternité, devient histoire dans le temps. La croix dévoile le débat entre la volonté de Dieu d'offrir la réconciliation, et la liberté de l'homme qui peut l'accepter ou la refuser. Jésus devient pour nous une figure de la Trinité. La catholicité de la Trinité consiste dans sa plénitude, celle du Fils dans l'offre faite à tous les hommes de rentrer (en forme de kénose) dans la plénitude, celle de l'Église d'être à la fois corps du Christ (qui en est la Tête) et fiancée qui reçoit activement la grâce offerte. Le don de soi inconditionnel est une forme d'ouverture qui se répète dans l'incarnation du Fils, dans l'effusion de l'Esprit, dans l'abandon de l'Eucharistie. Toujours Balthasar insiste sur l'importance de l'Eucharistie comme centre de l'Église: elle est la convocation adressée par le Christ au peuple qui se réunit autour de son évêque pour célébrer sa mémoire, en sa présence, pour se préparer à affronter l'avenir (aussi eschatologique): là aussi, la dimension temporelle «catholique» qui englobe tout. Face aux formes de trahison (le petit-moi anarchique [contre-façon de la personne] ou le grand-moi collectif [contre-façon de la communion] qui se replient sur eux-mêmes et se révoltent) il n'y a comme guérison que le retour à l'ouverture à Dieu.

### c. Une

Balthasar décrit l'unité catholique de l'Église sous les deux termes complémentaires de mission et structure, de même qu'il n'y a pas de contenu sans forme, aucun dynamisme sans cadre. Si l'on tient toujours compte des deux termes à la fois, ce qui pourrait gêner comme une cuirasse devient protection organique. C'est ici que Balthasar cite une page du P. de Lubac dans laquelle on trouve la belle phrase: «La vie chrétienne authentique n'est autre que le dogme en acte» (49). Les défaillances de l'Église comme institution sont trop connues pour que Balthasar s'y arrête, il lui importe davantage de montrer que sans structure l'Église ne pourrait pas remplir sa mission. C'est grâce à l'institution que nous pouvons encore, après 2000 ans, nous nourrir de l'Écriture, célébrer les sacrements, nous réunir sous une certaine autorité (qui est d'abord celle du Christ), nous ressourcer aux dogmes. Les sacrements découlent du Cœur transpercé du Christ. «Au cours de nos célébrations eucharistiques, pensons-nous à ce “grand prix”? (*1 Cor* 6, 20)». Vu que depuis le Concile (non pas «à cause du Concile»!) une des plaies ouvertes de l'Église est justement la célébration



eucharistique qui semble désunir les fidèles, au lieu de les rassembler et unifier, on ne peut trop méditer sur ce grand prix!

Quand Balthasar mentionne dans le même contexte l'éducation sexuelle dans l'Église, on comprend le sérieux qu'il y attache. Quant à l'affirmation que celle-ci «n'est en aucune manière conditionnée par telle ou telle époque» (55), on est peut-être en droit d'avoir quelques doutes. Ce qui est indéniable dans cette affirmation, c'est que la sexualité, elle aussi, a besoin d'une discipline pour ne pas s'égarer dans un libertinage qu'elle prend pour liberté. A juste titre, Balthasar mentionne le fondement de la sexualité chrétienne dans le fait que nos membres sont membres du corps du Christ, que notre corps est temple du Saint Esprit, que nous sommes expropriés de ce qui est notre être le plus intime, pour être au service du Christ. Mais St. Paul parle ici (toujours *1 Cor 6*, 12-20) de la déviation qui consiste à mettre son corps au service d'une prostituée; il n'est pas question de l'union de deux personnes dans le mariage chrétien qui se sait engagé comme tel, lui aussi, au service du Christ.

Balthasar prétend<sup>14</sup> que l'acte sexuel, même dans le mariage chrétien, n'est que rarement exempt de concupiscence peccamineuse (dans des cas-limites qu'on atteint difficilement). On pourrait lui opposer une phrase de St. Thomas d'Aquin qui dit que le débordement du plaisir dans l'acte sexuel ne prouve pas que celui-ci serait opposé à la vertu ou même taché de péché: car il est tout-à-fait vertueux d'interrompre parfois l'action de la raison quand l'acte lui-même se déroule «selon la raison»—comme c'est le cas aussi pour le sommeil! (*S. Th.*, II-IIae, q. 153, art. 2, obj. 2 ad 2)<sup>15</sup>.

#### *d. Sainte*

Ce qui rend l'Église sainte, c'est sa communion avec les Saints, et dans les «saintes choses» (dans le sens de la liturgie byzantine: Ce qui est saint [est offert] aux saints). Après avoir cité un long texte de Luther, fort beau, Balthasar fait quelques réserves et nous encourage à ne pas suivre certaines distinctions faites par les protestants, notamment entre foi et oeuvres, et entre Église visible et Église invisible. Au lieu de parler de «mérites» à accumuler, il parle d'un manière très heureuse d'une «foi féconde» ce qui lui donne l'occasion de replacer dans leur juste contexte quelques concepts devenus douteux: non seulement la vie contemplative, mais aussi les oeuvres «surrogatoires», le trésor de l'Église, les indulgences (l'Église est le lieu concret de la miséricorde de Dieu), le purgatoire.

Ici refléurit aussi le thème central du livre: la catholicité du chrétien individuel apparaît quand celui-ci se rend co-extensif à Dieu en le laissant agir en lui, d'après la maxime du «toujours plus», en suivant le oui de Marie. Tout naturellement suivent

<sup>14</sup> *Christlicher Stand*, Einsiedeln 1977, pp. 201ss.

<sup>15</sup> Je me souviens avec gratitude de cette citation trouvée il y a plus de quarante ans dans le livre de Josef Pieper, *Zucht und Mass*, 1ère éd., Leipzig 1937, avec d'innombrables rééditions (aux pages 31ss.).



quelques observations sur la vénération des saints. «L'histoire des saints catholiques fourmille de miracles, et il n'y a pas de raison de douter qu'un bon pourcentage en soit indéniable. Le plus grand miracle, le miracle le plus authentique, c'est d'ailleurs les saints eux-mêmes. Le reste est du supplément» (85). On voit, Balthasar est très sobre là-dessus, et il constate en plus, que les miracles pour la plupart sont d'abord des miracles discrets, sans bruit, grossis parfois dans le récit de l'écrivain.

Quant à l'Église invisible, elle est toujours en même temps visible, elle est à la fois sacramentelle et juridique, l'évêque célèbre la liturgie avec son peuple, mais il a aussi la juridiction sur son peuple. C'est dans le concept de communion que s'enracine l'Église, les relations d'un évêque (d'un diocèse) avec les autres évêques (diocèses) et de ceux-ci avec l'évêque de Rome; la dissolution des liens, c'est vraiment l'ex-communication, l'(auto-) exclusion de la communion. L'idée de l'Église-Mère suscite une expression chère à Balthasar: le fidèle lui doit son origine (il naît dans son sein) et lui en est reconnaissant (*sich ver-danken*); Dieu engendre dans le sein de Marie le Christ, mais aussi le fidèle. Mais Balthasar insiste sur ceci: «La grâce catholique, chaque individu la reçoit du Christ, mais à partir de l'Église et pour elle. C'est dans l'Église qu'on est enfanté par le Christ et par elle: ainsi leur double fécondité renvoie à la Source originelle de toute paternité dans le ciel» (88). La sainteté consiste surtout dans la fécondité de la foi, dans la confiance.

#### *e. Apostolique*

La quatrième note de l'Église donne à Balthasar l'occasion de reprendre en les approfondissant les thèmes précités. C'est grâce aux apôtres que nous avons reçu le dogme qui a un noyau et une structure éternelles, mais des formes variables; l'eucharistie de même; et aussi l'Écriture qui est, dans sa forme, achevée, mais toujours mieux interprétable. C'est le lieu de rappeler le développement du dogme et l'origine, chez les apôtres, de la structure et de la mission de l'Église, de la nécessité de garantir aux charismes leur épanouissement fécond au service de toute l'Église. L'épiscopat et le primat pétrinien sont historiques, fondés dans la Bible et dans l'expérience des premiers siècles, ce qui n'empêche pas que leurs forme et expression et fonction sont variables. La structure épiscopale, l'élément pétrinien y compris, a pour première tâche d'être au service de l'unité.

Le dogme aussi est catholique: le dogme central, voire unique, à savoir que le Fils de Dieu est devenu homme—son incarnation, sa vie, sa passion, sa mort, sa résurrection—renvoie vers deux directions: le ciel, pour montrer la Trinité, et la terre, vers l'Église et le monde entier. Dans les définitions des dogmes, Balthasar distingue un triple élément: «un certain ensemble de mots» qui «exprime une intention déterminée» laquelle, à son tour, «vise à protéger le mystère qui est à croire sans pouvoir être jamais embrassé ou dominé par la raison» (103). La linguistique moderne distinguerait ici entre le signifiant (l'ensemble des mots) et le signifié (ce qui est d'abord visé, l'intention, le concept) lequel renvoie au référend (la «chose» elle-même, le my-



stère insondable, incirconscriptible). Ceci aide à mieux comprendre l'infailibilité du pape (104s.): celui-ci n'est pas le sommet du ministère, mais son «centre», et il «ne prendra pas ses décisions déterminantes sans consulter ses collègues dans le ministère et, par eux, le sens de la foi du peuple entier»; l'infailibilité ne consiste pas dans les propositions («l'ensemble des mots»), mais dans «l'intention qui vise le Mystère». «Aussi les intentions formulées se laissent-elles, non certes surmonter, mais préciser et jusqu'à un certain point relativiser par leur insertions dans un senssemble d'une cohérence autre et plus vaste. Ce qui fut découvert une fois subsiste, mais peut, à l'intérieur d'une visée plus englobante, se réduire à un "élément", à un "facteur" moins accentué» (105).

*f. Incarnation: une initiative lourde de conséquences*

Balthasar termine son petit ouvrage par deux chapitres plutôt brefs; le premier est intitulé: *Incarnatus est*. La formule latine lui donne tout de suite son sérieux quasi liturgique. En effet, si les re-ligions se re-lient au Dieu qu'elles cherchent, dans le christianisme, c'est Dieu lui-même qui a cherché d'abord l'homme pour lui permettre de Le trouver. Dès lors, l'engagement de Dieu dans le monde est devenue la tâche irrécusable de l'Église et de chaque chrétien, jusqu'à s'en souiller les mains (110). L'aspect matériel se retrouve à chaque pas, par exemple dans l'exercice peu agréable, humainement parlant, de la confession sacramentelle des péchés auprès d'un représentant officiel de l'Église. Balthasar se demande si, avant de parler de l'inter-communion entre les Églises, on ne devrait pas penser d'abord à l'inter-confession avec tout ce que cela comporte: la reconnaissance du ministère habilité à emporter les péchés au nom de Dieu, la considération avec le pénitent des péchés devant Dieu, la responsabilité qui en découle pour le confesseur et le pénitent.

Dans ce contexte, Balthasar touche en passant, comme déjà dans les chapitres précédents, quelques phénomènes de la religiosité populaire, la vénération des reliques, les pèlerinages; il ne ferme pas les yeux devant certaines «formes abâtardies de la dévotion populaires» (110), mais il est assez indulgent pour voir que «derrière les abus se trouve le bon usage, auquel appartient un traitement respectueux même de la matière». A l'encontre des iconoclastes dans l'Église, il rappelle qu'il s'agit de «mystères profonds, délicats et souvent humiliants de la corporéité humaine dans son indissoluble lien avec l'Esprit» (111).

Le monde se trouve désormais entre sécularisation et sacralisation; il n'est plus lui-même sacré mais jouit toujours du privilège d'avoir été choisi par Dieu pour demeurer, que ce soit dans le vin et le pain «à l'intérieur d'une action spéciale accomplie en mémoire de lui» ou dans le sein de la Vierge dont la virginité est «le symbole, ou plutôt, davantage, le sacrement de l'abandon total et fécond... au Dieu qui le couvre de son ombre» (111). Dommage que Balthasar en parlant de la naissance virginale du Christ (qu'il est «convenable d'accepter dans un sentiment de juste respect») dit que dans ce cas le «sacrement de la virginité» n'aurait «pas été dépouillé de sa fleur, dé-



floré»; c'est une image négative de la première rencontre entre homme et femme qui, dans le cas d'un couple vraiment chrétien, préfèrent parler de don mutuel d'amour et d'ouverture à la fécondité voulue par Dieu; il n'y pas de fleur qui se fane, ni au moment de la conception ni de la parturition, mais un épanouissement. Et s'il peut y avoir des conflits au sujet des relations sexuelles (il parle de «règles des rapports conjugaux»), Balthasar prend comme exemple seulement la surpopulation et son estimation théologique (112), comme si c'était le premier motif pour une «régulation des naissances»!

Si ici et ailleurs, Balthasar abandonne rapidement la question sexuelle dès qu'elle devient trop concrète, il ajoute à la traduction française plus de deux pages (118-120) dans le passage sur le célibat, qui manquent dans l'original allemand (là, seulement une quinzaine de lignes à la page 83).

On peut y lire que «l'objection à l'encontre du célibat du prêtre catholique est qu'il est difficile à tenir» (118). On devrait peut-être nuancer en disant que l'objection principale est l'obligation du célibat pour le prêtre séculier dans l'Eglise catholique-romaine<sup>16</sup>. Il est intéressant de voir que Balthasar qui connaît si bien les Églises orientales<sup>17</sup>, ne tienne pas compte du sacerdoce d'hommes mariés dans ces Églises, loué par le Concile Vatican II et dans plusieurs messages pontificaux; c'est pourtant un fait éminemment "catholique"<sup>18</sup>.

Cherchons de suivre Balthasar dans son effort de défendre le célibat du prêtre: il s'agirait dans le célibat «d'une imitation non seulement de l'abaissement du Fils de Dieu dans la "forme de la chair de péché" (Rm 8, 3), mais encore et surtout de sa disponibilité dans son état eucharistique à être mangé et consommé jusqu'à la fin des

<sup>16</sup> Le mariage aussi (la fidélité dans le mariage) est difficile à tenir et comme tel a été aussi objet de contestation. Dans le mariage aussi, «la décision spirituelle a sans cesse à descendre dans les corps rebelles, à s'y incarner de nouveau». Étonnant aussi de lire que l'irrévocabilité de l'engagement célibataire est liée à «la décision semblablement irrévocable que le Fils a prise en s'incarnant». L'engagement (irrévocable!) à la fidélité des époux, en vue de toutes les situations imprévisibles au moment du oui réciproque, mais surtout l'engagement à porter ensemble le fardeau de la famille, d'engendrer, d'élever, de diriger, d'accompagner, de suivre les enfants et se mettre de nouveau à leur disposition quand eux aussi ont des enfants—est-il lié à une pareille décision du Christ? Le mariage chrétien est l'aveu profond et définitif de l'amour mutuel (le sacrement) en vue d'une fécondité qui englobe aussi l'enfant, ce n'est pas d'abord un acte juridique pour régler la procréation.

<sup>17</sup> En ce qui concerne les deux Églises d'Orient et d'Occident: «Il n'y a pas de différences doctrinales. On peut se demander à bon droit si l'on peut sérieusement parler de deux Églises, ou bien plutôt d'une désaffection ["estrangement"] partielle au sein d'une communion ininterrompue, d'autant plus qu'elles disposent de la même succession des ministères jamais interrompue!», dans: *Das Christentum und die Weltreligionen*. Ein Durchblick (Le christianisme et les religions mondiales. Vue sommaire), Informationszentrum Berufe der Kirche (Centre d'information Vocations de l'Église), Freiburg i. Br. 1979, 16 pp.

<sup>18</sup> C'est dans ce contexte que Jean Paul II exprime «le vif désir que soit rendu à l'Église et au monde la pleine manifestation de la catholicité de l'Église, exprimée non par une seule tradition» (cité dans: *Proche Orient Chrétien* 44 [1994] fasc. 1-4, p. 6).



temps» (118). Le sacerdoce serait donc un état qui, pour être «eucharistique», irait jusqu'à la fin des temps, tandis que le mariage n'est que «le signe le plus total du don de soi et de la fécondité à travers la suite périssable des générations» (119). Le mariage ne serait que «la figure annonciatrice ou le symbole du don particulier et définitif à la fois spirituel et corporel que le Christ fait de lui-même à son Église». La suite donne à croire que le mariage ne serait qu'un sacrement «fonctionnel» (en vue de la procréation?), tandis que «l'ordination sacerdotale n'est pas une cérémonie d'habilitation» (comme le mariage?) «mais la saisie et la consécration de toute l'existence par la forme de vie eucharistique». Il va de soi que Balthasar, en soulignant la dignité et la convenance du célibat ne rabaisse jamais les chrétiens unis en mariage; il s'agit chez lui toujours d'une théologie des Etats et jamais d'une quelconque préférence au niveau des personnes.

### *g. Le dialogue oecuménique*

Dans le dernier chapitre aussi, Balthasar—pour éviter de tomber dans les formules toutes faites—emploie un mot d'emprunt: *Oikoumenê*. De nouveau les paradoxes: l'Église est en même temps une figure (la fameuse «*Gestalt*»!) et la transcendance de cette figure, comme elle a besoin de la structure pour remplir sa mission. La timidité d'exercer sa mission, la mission (d'exporter le christianisme) est curieusement contrebalancée par la facilité avec laquelle beaucoup de chrétiens importent les grandes religions et idéologies: hindouisme, bouddhisme, communisme. L'Église devrait se rappeler qu'elle est supra-nationale et supra-politique sans oublier qu'elle est incarnée et donc engagée aussi dans un combat concret. Mais face aux grandes puissances, il sera bon de se souvenir que l'Église est impuissante, sans «beauté ni forme», et que chaque époque érige des barrières à sa mission. Comme souvent dans les écrits de Balthasar de ces années, ce livre aussi termine sur un ton en sourdine: «On a besoin d'un regard éclairé par la grâce [...] pour découvrir, à travers la forme du serviteur (à travers aussi la forme du péché!), la grandeur» (128). Quant au dialogue oecuménique, avec les grandes religions et avec les autres Églises chrétiennes, Balthasar recommande d'exposer courageusement ses idées, mais de s'ouvrir aussi à toutes les vérités qui se dévoilent dans un discours sans préjugé, car «chaque vérité catholique peut vivre implicitement, transcendant les formules dans lesquelles il se trouve qu'elle soit enserrée» (131). Au lieu du seul dialogue il recommande donc plutôt une «confiance oecuménique» (titre de cet alinéa).

## 5. AUJOURD'HUI

Après *Catholique* de 1975, et pour terminer provisoirement ses études sur l'aspect de la catholicité qui doit caractériser l'Église d'une manière beaucoup plus



exhaustive et profonde que ne le laisse croire un adjectif par trop employé, Balthasar s'adresse un peu plus tard (dans une collection intitulée *Réponses de la foi*<sup>19</sup>) surtout à des jeunes s'intéressant à la doctrine et à l'expérience de l'Église catholique. Dans un langage très simple et abordable, il reprend brièvement bien des convictions exprimées dans les autres brochures et articles de cette décennie; encore une fois, il justifie la qualité de *catholique* appliquée à l'Église qui s'est toujours considérée comme universelle parce qu'elle suit son fondateur, le Dieu-Homme, qui résume en sa personne toutes les aspirations des autres religions en réunissant l'essence divine et la dignité humaine, paradoxe ou scandale pour les autres, grâce pour nous; il suffit de regarder la «figure» du Christ.

À l'aube du troisième millénaire, nous nous demandons ce que le livret de 1975 peut nous apprendre «aujourd'hui». Pour parler d'actualité, on devrait citer les antagonismes religieux, nationaux, les tensions économiques et sociales, la déstabilisation de l'économie mondiale, les efforts pour créer une Europe unifiée du point de vue économique et monétaire, du trafic, de la libre circulation des personnes et des denrées de toute sorte, et l'éclatement des grandes puissances en nations, tribus, clans, sectes. Ou, pour être plus concret: les grands défis sont les guerres tribales et nationales avec d'innombrables «migrations» (fuite de millions de personnes de leur foyer pour échapper aux pires représailles de la part de hordes déchaînées, et immigration parfois clandestine dans les pays supposés économiquement plus prospères), les grands fléaux tels que le sida et les drogues, la mafia économique et politique (aujourd'hui surtout dans les pays autrefois communistes), la dépression économique qui a commencé justement autour de 1975, mais est devenue mondiale après les changements de 1989/90, le mélange culturel qui provoque parfois des réflexes de recherche d'identité dans un repliement sur des valeurs traditionnelles, et je ne cesse d'attirer l'attention sur l'islam qui de puissance religieuse peut bien devenir aussi puissance économique et politique; bref, ce qui nous entoure (ou pénètre) est une grande désorientation, un découragement paralysant, une lassitude générale.

En ce qui concerne les grandes religions, on mentionnerait le débordement des religions de leur territoire traditionnelle (bouddhisme et hindouisme en Europe et Amérique), l'engouement de tant d'Occidentaux pour les influences ésotériques, le dialogue interreligieux et interecclésial piétinant, le pontificat de Jean-Paul II dont on ne peut pas encore faire le bilan (décisive probablement son influence sur la chute du communisme, impressionnant son engagement œcuménique avec les réticences des partenaires), les courants contraires qui déchirent l'Église même, en tout cas en Europe et dans le Nouveau Monde.

L'actualité a donc passablement changé depuis 1975—mais le livre de Balthasar sur la Catholicité reste actuel dans le même sens qu'il avait déjà lors de son apparition. Il insiste sur l'unique dogme de l'Incarnation (avec ses implications: Trinité, Église); il

<sup>19</sup> voir n. 17.



esquisse une image de l'Église (le peuple réuni dans l'Eucharistie autour de son Évêque, avec la recherche d'un équilibre entre la collégialité des évêques et le primat de l'Évêque de Rome) toujours valable; il estime nécessaire de ne pas laisser l'Église s'évanouir dans les nuages spirituels ou les fumées ésotériques, mais de la planter bien sur terre, c'est-à-dire, de nouveau, de prendre au sérieux l'incarnation. Et comment ne pas souligner l'insistance pour garder à l'Église sa forme et sa figure, à elle qui parfois semble se disperser et s'éparpiller à discrétion (à la discrétion de l'utilisateur!).

*Riassunto.* Era “attuale” questo piccolo libro quando fu pubblicato, e lo è ancora oggi? Ma ha un senso questa caratteristica di “attualità” quando si tratta di un argomento così profondo? Balthasar sfiora sì certi problemi contemporanei, spesso quelli che oggi ci preoccupano: l'Incarnazione, che comprende la Trinità e la Chiesa (con molta sensibilità per la religiosità popolare), oppure l'equilibrio tra collegialità e primato; ma attenzione a non svanire nelle nebbie esoteriche, bisogna piuttosto radicarsi bene nel terreno!

*Résumé.* Est-ce que ce petit livret était “actuel” lors de sa parution, et l'est-il encore aujourd'hui? Mais ce terme d'“actualité”, a-t-il un sens quand il s'agit de la catholicité dans son sens profond? Balthasar effleure quelques problèmes contemporains, souvent ceux qui sont importants encore aujourd'hui, mais il va jusqu'aux sources: l'Incarnation, qui englobe aussi la Trinité et l'Eglise (avec beaucoup de compréhension pour la “piété populaire”); équilibre entre collégialité et primat; attention à ne pas s'évanouir dans les nuages ésotériques, mais bien s'implanter dans le terrain!

*Summary.* Was this little work “topical” at the time of its appearance, and is it still topical today? Was the word “topical” any relevance in this subject area? Balthasar only broaches a few contemporary subjects, on the other hand he does manage to hit on the few which have not become obsolete. Of course he digs a bit deeper so as to find the well spring: the Incarnation, embracing the Trinity and the Church (demonstrating a great deal of understanding for the “devotion of the masses”); regarding the Church, the balance between the principle of collegiality and primacy; it is particularly important to avoid esoteric flights of fancy and remain firmly rooted in the ground.

*Inhaltsangabe.* War das Büchlein beim Erscheinen “aktuell” und ist es das heute noch? Hat “Aktualität” bei diesem Thema überhaupt einen Sinn? Balthasar streift nur wenige zeitgenössische Themen, trifft aber genau jene, die auch heute noch gelten, und gräbt natürlich tiefer, um die Quelle zu finden: Inkarnation, die Trinität und Kirche einschliesst (mit viel Verständnis für sog. “Volksfrömmigkeit”); bei der Kirche Ausgleich zwischen Kollegialität und Primat; nur kein Entschweben in esoterische Wolken, sondern solid einplanzen in der Erde!



EUGENIO CORECCO

# IUS ET COMMUNIO

Scritti di Diritto Canonico

*A cura di*

Graziano Borgonovo e Arturo Cattaneo

*Prefazione di*

S. E. Mons. Angelo Scola

I - II



Facoltà di Teologia di Lugano

**PIEMME**